La guerre civile en Espagne

BARCELONE occupée par les nationalistes

(Ph. Trampus.)

LE GÉNÉRAL ENRIQUE LISTER, *qui commandait les troupes gouvernementales devant Barcelone.*

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Aux environs de Barcelone, les corps d'armée des volontaires et de Navarre ont rejeté les forces rouges au nord de Barcelone, tandis que le corps des Marocains près de la côte, poursuit sa progression vers l'Est, plantant le drapeau national sur Montjuich. Les forces légionnaires de Navarre et marocaines ont traversé la ville, occupant le port et les points stratégiques. Elles ont été reçues avec un enthousiasme délirant par la population. A la brillante opération des généraux et du commandement, répond pleinement l'esprit de nos soldats incomparables dans la bataille et qui ne connaissent pas d'obstacle sur le chemin de la victoire. La rapide avance de nos troupes a permis de libérer 1200 prisonniers du fort de Montjuich.

A l'heure actuelle, nos troupes ont occupé Tarrasa et encerclé complètement Sabadell. Cette dernière ville est largement dépassée et les rivières de cette région ont été traversées sur plusieurs points. Nous avons occupé de nombreux villages. Dans la zone des Pyrénées, nous avons aussi progressé, mais on ignore encore la ligne qui a été atteinte.

Radio-Barcelone est aux mains des nationalistes

Barcelone, 26 janvier. — Le poste de Radio-Barcelone Association a été occupé par les nationalistes dès le début de l'après-midi. A 17 h. 15, le speaker a annoncé que le corps marocain du général Yague était entré à Barcelone, et occupait la ville. Puis le soldat José Garcia, l'un des premiers qui ont pénétré dans la capitale catalane, a pris la parole pour saluer sa famille.

Des instructions ont été immédiatement radiodiffusées pour que les membres de la Jeunesse catalane se réunissent en vue d'organiser une manifestation. Puis, une courte allocution a été faite par le speaker qui s'adressant aux gouvernementaux, les a engagés à ne pas prolonger la lutte et à se rendre en comptant sur le pardon de Franco.

Le consul de France à Barcelone est resté dans la ville pour assurer la protection des intérêts français

Barcelone, 26 janvier. — M. René Binet, consul général de France, à Barcelone, continue d'assurer la protection des ressortissants et des intérêts français dans la capitale catalane.

L'enthousiasme à Burgos

Burgos, 26 janvier. — Aussitôt qu'a été connue à Burgos l'entrée des troupes nationalistes dans Barcelone, des groupes importants d'habitants se sont spontanément rassemblés et, en cortège, ont parcouru au milieu d'un grand enthousiasme les artères de la ville. En moins de dix minutes toutes les maisons ont été décorées de drapeaux.

A 14 h., les manifestations continuaient et la foule chantait et acclamait le général Franco et l'armée.

Les nationalistes n'avaient pas attendu la prise de la ville pour se préoccuper du ravitaillement de Barcelone

Burgos, 26 janvier. — Depuis mardi, des milliers d'automobiles partent de tous les centres de l'Espagne nationaliste. Elles sont chargées de produits alimentaires achetés sur les crédits des municipalités pour ravitailler Barcelone.

Le service d'aide sociale assurera la répartition.

Le Dr Negrin et M. Del Vayo étaient à Perpignan, jeudi

Le Perthus, 26 janvier. — (De l'envoyé spécial d'Havas) :

La zone frontière est calme. Il faut franchir trois barrages de contrôle avant d'arriver à Perpignan, le docteur Négrin et M. del Vayo s'y sont rendus jeudi matin.

M. Jules Henry, ambassadeur de France, est retourné de Port-Vendres en Espagne républicaine. Sur la chaîne pyrénéenne, on ne voit poindre aucun groupe de réfugiés espagnols.

Deux mille réfugiés espagnols seront admis en France aujourd'hui

Le Perthus, 26 janvier. — (De l'envoyé spécial d'Havas) :

A la suite d'un entretien entre le préfet des Pyrénées-Orientales et les autorités républicaines espagnoles, un accord est intervenu pour l'admission en France de deux mille réfugiés espagnols au cours de la journée de vendredi.

Afin d'observer les développements de la situation en Catalogne le ministre anglais a pris place à bord du croiseur «Devonshire»

Londres, 26 janvier. — Le croiseur « Devonshire », à bord duquel se trouve M. Ralph Stevenson, ministre de Grande-Bretagne à Barcelone et le personnel de la légation, se trouve actuellement au large de la côte catalane.

Dans les milieux diplomatiques, on apprend que M. Stevenson a renoncé pour l'instant à son intention de se rendre à Port-Vendres, afin de pouvoir observer les développements de la situation en Catalogne.

M. Rodgers, consul de Grande-Bretagne, est encore à Barcelone.

Sur le front d'Estremadure, les nationalistes auraient établi la ligne de front telle qu'elle était avant l'offensive républicaine

Burgos, 26 janvier. — En Estremadure, l'avance nationaliste continue, les derniers points de résistance étant réduits les uns après les autres. D'importants noyaux de troupes adverses sont complètement cernés.

A 12 heures, la zone Valsequillo Los Blazquez était complètement occupée par les forces franquistes.

On affirme que les nationalistes ont rétabli totalement la ligne de front telle qu'elle était avant le début de l'offensive républicaine. L'adversaire a abandonné des centaines de cadavres et de prisonniers.

Des bombes tombent en rade de Caldetas près des navires français, anglais et américains

Toulouse, 26 janvier. — La « Dépêche de Toulouse » publie l'information suivante :

« Mercredi matin, alors que de nombreux vaisseaux de guerre américains, anglais et français, étaient ancrés en rade de Caldetas pour l'embarquement des ressortissants étrangers désirant quitter l'Espagne, une escadrille nationaliste a laissé tomber une centaine de bombes autour d'eux.

Le torpilleur français « Sirocco », particulièrement visé, a été encadré par de nombreux projectiles. Toutefois, aucun navire n'a été atteint.

(Ph. Keystone.)

LE GÉNÉRAL YAGUE *commandant des troupes marocaines*

« Les catholiques démocrates s'apercevront de la valeur de la victoire franquiste », tout cela est prévu et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons, ce n'est pas dans notre tempérament de spéculer sur les cadavres, pas même sur ceux des vaincus et des délinquants.

Si la prise de Barcelone ne marque pas la fin de la guerre, elle l'annonce. Avec Barcelone, les rouges ont perdu le plus grand port et le plus grand centre industriel de l'Espagne; ils perdent des magasins et des dépôts; ils perdent enfin leurs plus grands terrains d'aviation. Il reste encore les régions de Valence et de Madrid, mais elles ne tarderont pas davantage à tomber. La reddition du noyau central devient donc une question de temps et, croyons-nous, de peu de temps.

Le journal s'occupe enfin de la répercussion que cette victoire aura en France. Il pense que l'on voudra faire croire que « la vraie France n'était pas d'accord avec son gouvernement, que la vraie France avait toujours désiré la victoire de Franco ».

« Ce serait trop commode, conclut le journal italien, pour un pays que de repousser la responsabilité de son gouvernement. La France est une: gouvernement, armée, peuple et nation ont reçu, en Espagne, une très dure leçon. Il est nécessaire qu'ils le reconnaissent entièrement, c'est le seul moyen d'en tirer les enseignements opportuns. »

Ce qu'on dit à Berlin

Berlin, 26 janvier — L'officieuse «Berliner Boersen Zeitung » commente la prise de Barcelone par les forces du général Franco et estime que le moment est mal choisi pour inciter l'Italie à retirer ses volontaires d'Espagne.

« Par contre, écrit le journal, le moment semble plutôt venu où la question des droits de belligérance à Franco est mûre pour une décision. »

L'organe nazi insinue que les questions relatives au retrait des volontaires seraient alors faciles à régler. Car alors toutes les questions qui touchent à la non-intervention pourraient être résolues bien plus facilement et beaucoup plus rapidement.

La situation internationale

LA RÉPERCUSSION DANS LES CAPITALES

A ROME

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)

Rome, 26 janvier. — La ville est pavoisée. Une animation énorme y règne. De toutes parts, les Romains affluent vers la place de Venise pour fêter la victoire de Franco, la prise de Barcelone. Les journaux tirent des éditions spéciales portant des titres d'une demi-page.

On apprend que, dans toutes les villes et villages d'Italie, des manifestations de joie ont été organisées. Les autorités locales ont pris la parole pour exalter la victoire de Franco, ainsi que les faits d'armes des volontaires italiens dont elles mettent en valeur la contribution importante à cette victoire.

La manifestation organisée place de Venise pour célébrer la prise de Barcelone a été l'occasion d'une violente prise à partie de la France de la part de plusieurs dizaines de milliers de personnes qui avaient été réunies devant le Palais de Venise.

Dans l'après-midi, les adhérents du parti fasciste avaient été convoqués pour 18 h. 30. Avant la fermeture des bureaux et des magasins, de longs cortèges se sont dirigés vers le cœur de la ville et quand à 19 h. 15, M. Mussolini, souriant, est apparu au balcon, il a été salué par une vibrante acclamation.

« Le cri de votre exultation pleinement légitimé se fond dit-il, avec celui qui monte de toutes les villes de l'Espagne désormais complètement libérées de l'infamie des rouges et avec celui des antibolchevistes du monde entier.

» La splendide victoire de Barcelone est un autre chapitre de la nouvelle histoire de l'Europe que nous sommes en train de construire. La foule crie : Paris!

» Par les magnifiques troupes de Franco et par nos intrépides légionnaires n'a pas été battu seulement le gouvernement de Négrin, mais beaucoup d'autres parmi nos ennemis mordent en ce moment la poussière. Le mot d'ordre des rouges était « No pasaran », nous sommes passés et je vous dis que nous passerons. »

Les hurlements et invectives contre la France qui avaient haché le discours, ont repris de nouveau à la fin puis, quand la manifestation fut terminée, des cortèges de jeunes fascistes, d'élèves de l'Académie de l'éducation physique, etc., ont parcouru les rues de la ville pour passer devant les deux ambassades d'Espagne en chantant des chansons dont la France formait le leit-motiv.

Un télégramme à M. Mussolini du général Franco

Rome, 26 janvier. — M. Mussolini a reçu du général Franco le télégramme suivant : « Je suis reconnaissant pour l'effort très brillant des troupes légionnaires qui, à Barcelone, recevront avec leurs camarades espagnols les lauriers du triomphe. »

La victoire de Franco est une victoire italienne, écrit le « Corriere della Sera » Mais que l'Italie revendique moins à l'égard des Espagnols qu'à la face de l'humanité menacée horriblement par l'invasion du bolchevisme

Rome, 26 janvier. — « La victoire de Franco est une victoire italienne ». C'est en ces termes que le « Corriere della Sera » annonce la prise de Barcelone.

Selon ce journal « Cette victoire ne doit pas être entendue dans le sens que stupidement veulent insinuer les antifascistes de tous les pays, c'est-à-dire que l'Italie veuille s'en accaparer les mérites et les profits. C'est une victoire italienne parce que notre peuple tout entier a, dès la première heure, participé avec une foi infinie à la généreuse entreprise des nationaux espagnols ».

C'est une victoire italienne parce que les Italiens « ont contribué avec le sang de tant des leurs au triomphe de la révolution franquiste ».

C'est, dit encore le journal, un « honneur que l'Italie revendique moins à l'égard des Espagnols eux-mêmes qu'à la face de l'humanité tout entière, menacée horriblement par l'invasion du bolchevisme en Europe et spécialement à l'égard de ces lâches et de ces traîtres qui, dans tous les pays d'Occident, ont laissé les Italiens et les Espagnols, seuls, aux prises avec la barbarie rouge. »

« Quand l'Espagne sera reconstituée, remarque le « Corriere della Serra », les capitalistes de Londres, les banquiers de Paris, les spéculateurs de Bruxelles, les exportateurs de New-York et de Chicago en auront quelques bénéfices ».

« Les catholiques démocrates s'apercevront de la valeur de la victoire franquiste », tout cela est prévu et ce n'est pas nous qui nous en plaindrons, ce n'est pas dans notre tempérament de spécu-

D'après un journal anglais M. MUSSOLINI demanderait bientôt la réunion d'une conférence à quatre GRANDE-BRETAGNE, FRANCE, ALLEMAGNE, ITALIE

qui aurait pour objet « de définir la position du peuple espagnol, maître de sa propre destinée, avec le consentement de l'Allemagne et de l'Italie qui ont aidé le général Franco ! »

Londres, 26 janvier. — Le correspondant du « Daily Mail » à Rome mande à son journal :

« On rapporte de source digne de foi que M. Mussolini est très désireux de demander immédiatement après la chute de Barcelone la réunion d'une conférence à quatre. Il voudrait que les représentants de la Grande-Bretagne, de la France, de l'Allemagne et de l'Italie y discutent trois principaux points concernant l'Espagne. Ces points viseraient: à épargner à l'Espagne de nouvelles effusions de sang ; à définir la position du peuple espagnol maître de sa propre destinée avec le consentement (sic) de l'Allemagne et de l'Italie qui ont aidé le général Franco ; à obtenir des quatre puissances qu'elles s'engagent à empêcher le rétablissement de tout gouvernement communiste ou de front populaire en Catalogne ou près de Madrid. »

Les cris de « Venise à la France » ont de nouveau retenti devant l'ambassade d'Italie à Paris

Paris, 26 janvier. — Une cinquantaine d'étudiants se sont rassemblés devant l'ambassade d'Italie et ont poussé des cris de : « Venise à la France ».

Ils ont été dispersés par le service d'ordre et trois étudiants ont été appréhendés pour refus de circuler.

AU SÉNAT

La lutte contre les épizooties

Paris, 26 janvier. — La séance est ouverte à 15 h. 10, sous la présidence de M. Jules Jeanneney.

M. Henri Queuille est au banc des ministres.

M. Abel Gardey, dépose le rapport sur le collectif de décembre dont l'a chargé la commission des finances.

L'ordre du jour appelle la discussion de l'interpellation de M. Beaumont sur les moyens insuffisants mis à la disposition des agriculteurs contre les épizooties et plus particulièrement contre la fièvre aphteuse.

Après diverses interventions, le Sénat adopte à mains levées l'ordre du jour déposé par M. Beaumont et dont voici le texte :

« Le Sénat fait confiance au gouvernement pour faire procéder d'urgence : 1) A l'édification des frigorifiques d'armée indispensables à la défense nationale et à la régularisation des cours du bétail ; 2) A l'organisation de la lutte contre toutes les maladies contagieuses et parasitaires du bétail et passe à l'ordre du jour ».

Le Sénat discute ensuite l'interpellation de M. Thibaut qui voudrait que l'on contrôlât sévèrement le service des remontes et qu'on répartisse également les achats entre toutes les régions. Il déclare qu'il saisira la commission de l'armée de certains achats de chevaux poussifs effectués en Bretagne.

Le débat est clos et la séance levée à 18 h. 05.

Vendredi à 16 h., le Sénat se réunira pour proclamer les commissions constituées pour 1939.

— Le Conseil municipal de Westminster a autorisé son maire à consacrer un crédit de 3.000 livres sterling aux décorations des rues à l'occasion de la visite de M. Albert Lebrun en mars prochain.

La XVme Foire commerciale de Lille

La totalité des stands est maintenant louée

Il a été procédé jeudi, dans les bureaux de la Foire commerciale internationale de Lille, à la répartition des stands du Grand Palais. Cette répartition était la dernière et la totalité des emplacements, dans les différentes sections de la foire, est maintenant entièrement affectée. C'est dire tout l'intérêt que les industriels et commerçants ont accordé cette année encore, à la Foire de Lille, en dépit du changement de date qui résulte de l'Exposition du Progrès social.

Dans le Grand Palais sont, cette année, installées les sections de mécanique, électricité, T.S.F., ainsi que les stands de l'automobile, motos, vélos et accessoires d'automobiles qui s'y trouvaient déjà les années précédentes. De plus, les sections du bureau moderne et du textile prennent place dans ce Grand Palais, en raison d'un remaniement du plan général de la Foire, nécessité lui aussi par les travaux préparatoires de l'Exposition.

La 15e Foire, qui s'ouvrira le 18 février, sera une manifestation très vivante.

De nouvelles initiatives ont encore été prises cette année par le comité, c'est ainsi qu'en particulier la Foire comportera une très attrayante section « Tourisme, sports et loisirs » organisée sous le patronage du ministère de l'Education nationale ; M. Jean Zay, ministre de l'Education nationale ayant désigné spécialement M. Bovier-Lapierre, ancien ministre, directeur de l'Office des sports, pour assurer la liaison avec le Comité de la foire en vue de réaliser une participation susceptible d'attirer et de retenir l'attention du grand public.

— Les juges de Meurthe-et-Moselle ont condamné à mort Auguste Simonin, 65 ans, qui tua à coups de fusil en mai dernier à Parroy, petit village des environs de Lunéville, son ancienne propriétaire, Mme Bourdon.

NOS FEUILLETONS

LES SEPT DE MEXICO

par Edouard AUJAY

...Onze heures avaient sonné à l'horloge du pavillon principal. Saint Laurent du Maroni dormait déjà... Un quart d'heure encore passa. Axular entendit les pas du surveillant de ronde qui faisait le tour des bâtiments sanitaires, le claquement d'une porte qui se répercuta dans la nuit, puis ce fut de nouveau le grand silence... Tout à coup, on gratta à sa fenêtre. D'un bond, Pedro fut debout. Doucement, le forçat ouvrit la fenêtre...

— Prêt ? demanda-t-on.

— Prêt ! Je saute ?...

Le « Journal de Roubaix » vous apprendra demain à quels ordres impérieux Pedro Axular a obéi en s'échappant du bagne et quelles aventures tragiques l'attendaient à travers le monde.

ANNIVERSAIRES DE 1939

Dans les journaux, à la Chambre des députés, à l'Académie, il a été beaucoup question, ces dernières semaines, des grands anniversaires historiques que la France pourrait célébrer en 1939, si nous avions mieux conservé le sens de notre grandeur.

Aucun pays au monde n'a une histoire d'une richesse, d'une beauté, comparable à celle de la France. Et nous l'ignorons.

En 1904, aux Etats-Unis, à la « World's Fair », exposition mondiale qui, dans la capitale des Etats du Centre, à Saint-Louis, commémorait la cession de la Louisiane par Napoléon, en 1804, s'élevait, isolée au centre d'un immense hémicycle de palais, bordés de larges canaux, une statue du roi de France, Saint-Louis.

Sur le haut socle de cette statue qui représentait le roi, à cheval, armé, l'épée haute, comme partant vers la croisade, on lisait : « A Saint-Louis, le modèle des rois, qui fut le chef du plus beau royaume du monde. »

Il y a sept siècles, en 1239, Louis IX, né en 1214, l'année de la victoire de Bouvines, avait vingt-cinq ans. De grande taille, dans toute la force et la beauté de sa jeunesse, il en imposait aux plus hauts barons de la chrétienté, et déjà la France exerçait sur l'Europe une hégémonie que nous avons souvent connue.

Quelles étaient en 1239 les préoccupations de ce jeune roi et de l'élite des chevaliers qui l'entourait ? De Constantinople — qui s'appelait alors Byzance et aujourd'hui Stamboul — capitale de l'empire latin d'Orient, une mission s'acheminait à travers l'Europe, par Venise, pour apporter au roi de France ce qu'il considérait comme le plus précieux de tous les trésors du monde, la couronne d'épines qui avait blessé le front du Christ pendant sa passion.

Enfermée dans un triple coffret — coffrets scellés —, confiée au Prieur des Dominicains du couvent de Byzance, cette couronne — pour laquelle Saint-Louis devait faire bâtir quelques années plus tard, la Sainte Chapelle, encore debout dans le Palais de Justice de Paris — allait arriver en août 1239, à Sens, alors siège du premier archevêché de France.

Saint-Louis, Blanche de Castille avec ses autres enfants frères et sœurs du roi, la Cour de France et les principaux seigneurs du temps, en un somptueux cortège, se portèrent au devant de la Sainte Couronne d'épines qu'ils rencontrèrent le 11 août 1239, à quatre lieues au delà de Sens, à Villeneuve-l'Archevêque.

Une abbaye, qui devait subsister jusqu'à la Révolution, fut édifiée à l'endroit où eut lieu cette rencontre. Saint-Louis et ses frères portèrent eux-mêmes à pieds nus, de Villeneuve à Sens, les coffrets qui renfermaient cette inestimable relique.

* * *

Pour commémorer l'arrivée en France de la Couronne d'épines et les souvenirs de ce geste de Saint-Louis, un comité s'est formé à l'archevêché de Sens, avec l'appui de très hautes personnalités civiles

Les 1er et 2 juillet prochains auront lieu à Villeneuve-l'Archevêque et à Sens, des cérémonies historiques et religieuses, sous la présidence de S. Em. le cardinal Verdier.

Du long règne de Saint-Louis, cet épisode d'août 1239 demeure l'un des plus émouvants et des plus remplis de poésie.

Lorsque le 25 août 1270, Saint-Louis mourut sous les murs de Tunis au milieu de grandes épreuves, qui rappelaient celles du Christ, il évoqua dans ses dernières pensées les souvenirs de Villeneuve-l'Archevêque.

De tous les anniversaires de notre histoire à commémorer en 1939, ne seraient-ce pas ces souvenirs de Saint-Louis qui nous apporteront les plus grandes raisons de confiance, dans les destinées providentielles de la France.

Le nouveau ministre du Canada à Paris

(Ph. Setra.)

LE COLONEL VANIER *qui remplace M. Philippe Roy, à la légation du Canada, à Paris.*

Le chef d'une bande de malfaiteurs qui opéraient en auto dans la région de Paris est arrêté

Paris, 26 janvier. — Le commissaire Petit, de la 1re brigade, a arrêté à la gare Saint-Lazare, le nommé René Mabire, né en 1912, à Cherbourg, déjà dix fois condamné pour vol, chef d'une association de malfaiteurs qui opéraient en automobile dans la région parisienne; Mabire et ses acolytes attaquaient les garagistes. Leur dernière agression avait eu lieu, le 16 janvier dernier, à Alizay (Eure).

— M. Henry Bourdeau, sénateur de la Somme, a déposé sur le bureau du Sénat un projet de loi tendant à rendre obligatoire le vote à toutes les élections et à admettre le vote par correspondance.

— M. Paul Reynaud, ministre des Finances, accompagné d'une délégation d'anciens combattants du 2me arrondissement, avec drapeaux, a ranimé jeudi soir la flamme devant la tombe du Soldat Inconnu.

— Le cardinal Verdier vient d'écrire une lettre sur les devoirs des catholiques à l'égard du cinéma et de la radio. Il a annoncé la création d'une Centrale catholique du cinéma et de la radio, chargée de favoriser le développement du cinéma sain et de multiplier les émissions religieuses et morales.

* Feuilleton du « Journal de Roubaix » du vendredi 27 janvier. — N° 24. *

LA PROMISE DU MARIN PERDU

PAR GEORGES LE FAURE

Les doigts tremblants, elle compta les billets : un... deux... trois... quatre...

...Et ainsi jusqu'à onze...

Oui, ce vieux cuir fatigué, usé, crevé, renfermait onze mille francs !...

C'était-y possible !... Onze mille !... A ce gueux !... A ce misérable !... A ce coureur de chemin !...

Onze billets de mille !...

Où avait-il trouvé ça ?...

Un mauvais coup, peut-être... assurément même...

On n'a pas onze mille francs sur soi... quand on est habillé pareillement et qu'on vient coucher dans une masure comme celle des Lemeur.

Mais alors, songea-t-elle tout d'abord, il faudrait le dénoncer aux gendarmes !

N'est-ce pas, en effet, se faire la complice d'un voleur que ne pas le faire arrêter... quand on le peut...

Mais, tout à coup, son visage changea d'expression.

Le faire arrêter !... La belle affaire ! Et puis, après ? En serait-elle plus avancée ?... Et cet argent, c'est le juge qui le prendraient... tandis que...

Elle réfléchissait, les doigts toujours crispés sur les billets ; et ses traits reflétaient si exactement la succession d'impressions auxquelles elle était en proie que quelqu'un qui l'eût vue eut pu lire sur sa face — aussi aisément que sur un livre ouvert — ce qui se passait en elle...

Oui, certes, il y avait mieux à faire que de prévenir les gendarmes ! Au lieu de dénoncer l'homme, il fallait lui demander de partager ; ainsi seraient-ils, Lemeur et elle, débarrassés de cet huissier de malheur !...

Un moment — très court —, elle s'attendrit à la pensée qu'on ne lui prendrait pas le lit de son gas, ni ses vêtements, ni son canot... et un sourire détendit ses traits.

Mais, presque aussitôt, son masque se refit farouche et ses doigts, comme des serres de rapace, étreignirent plus étroitement la liasse de billets.

Elle venait de penser que s'il lui était possible de tout garder pour elle, ce serait mieux encore...

Oui, beaucoup mieux !...

Seulement, voilà... demain, quand il voudrait payer sa chambre et qu'il trouverait son portefeuille dépouillé en partie de son contenu, l'homme crierait au voleur, irait se plaindre à la gendarmerie ; et elle aurait beau soutenir — son mari avec elle — qu'elle ne savait ce qu'il voulait dire, par la force même des choses, elle serait contrainte d'avouer.

Le fait seul de payer l'huissier la dénoncerait...

Cruelle perplexité, qui lui mettait au front une sueur d'angoisse et crispait davantage encore ses doigts sur ces billets qui, pour elle, représentaient le salut.

Avoir là, sous la main, les moyens de dénouer la crise au milieu de laquelle ils se débattaient inutilement, Lemeur et elle, le moyen surtout de n'être pas séparée de ses chères reliques !... Et ce moyen, être contrainte d'y renoncer !...

Une bouffée de chaleur lui montait au cerveau, tendant comme un voile devant ses prunelles... lui faisant voir trouble, obnubilant dans son for intérieur l'instinct de ce qui doit être ou ne pas être...

Sous l'empire de l'alcool, un sourd travail se faisait en elle ; de ses doigts crispés sur les patitlotants billets montait jusqu'à son cerveau comme une attirance malsaine...

...Si bien que, brusquement, de ce débat intérieur, elle conclut d'une voix sourde, hargneuse...

— Qui pourrait le savoir ?...

Elle garda le silence, supputant en elle-même les chances qui se présentaient favorables : l'homme, exténué de fatigue, dormait si profondément que l'exécution du plan était facile ; pourvu que sa main, à elle, ne trembliât pas et que le coup fût bien ajusté, il passerait, sans avoir pour ainsi dire conscience, du sommeil à la mort.

Ensuite... Eh bien ! ensuite ?... Qu'est-ce que ce serait pour elle de s'en aller jeter le corps au Trou du Diable — une crevasse dans la falaise — à cent pas de la maison, où les épaves s'engloutissaient pour ne reparaître jamais.

Rien de plus simple ; et, quand Lemeur reviendrait, elle lui dirait tout uniment que l'homme — s'étant refait d'un coup de gnole — était reparti... même qu'il paraissait pressé de reprendre le large ; elle pourrait, au besoin, ajouter qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il eût un mauvais coup sur la conscience et que la peur des gendarmes fût pour quelque chose dans ce désir de disparaître si vite.

Oui, mais l'argent ?... Comment expliquer cet argent qu'elle aurait...

Ben ! c'était simple !... Elle conterait à Lemeur que — le gas une fois parti — elle avait trouvé, sur le plancher de la chambre, le portefeuille glissé sans doute de la poche du vêtement ; et si son mari observait que le gas reviendrait le chercher, elle déclarerait qu'elle était résolue à répondre qu'elle n'avait rien trouvé...

Le voyageur, manquant de preuve, serait bien contraint d'admettre que le portefeuille était tombé sur la route et le tour serait joué... grâce auquel l'huissier serait payé ; et la maison, les meubles, les souvenirs de Jean-Marie et le reste, ne seraient pas vendus.

Tout cela bien combiné, grâce aux fumées de l'alcool qui lui surexcitaient l'imagination, la vieille n'avait plus qu'à agir... et vite... si elle voulait devancer le retour de son homme...

Pour se donner du cœur à l'ouvrage, elle lampa, d'une seule gorgée, une large rasade d'eau-de-vie, puis empoigna la hachette...

* * *

Une voix s'exclama :

— Qu'est-ce qu'tu fais là ?

En même temps, une main la secouait rudement.

Eveillée en sursaut, elle vit Lemeur planté devant elle, qui la considérait avec des yeux tout ronds d'étonnement.

Elle promena tout autour de la salle un œil stupide, encore embrumé d'alcool, semblant se demander, elle aussi, ce qu'elle faisait là, écrasée sur cette chaise; de la hachette gisant sur le plancher, son regard glissa sur un litre d'alcool debout, à demi-vide, sur la table à portée de sa main

Elle comprit alors et bégaya :

— J'ai cauchemardé... ben sûr...

— Dis qu't'as cor' bu, gronda Lemeur...

Puis, visant à terre, éparpillés autour d'elle, les billets, il demanda la voix étranglée :

— Qu'est-ce que c'est qu'ça ?

Et une terreur l'emplissant soudain, il la saisit aux poignets, grondant :

— Qu'est qu't'as fait ? dis... Qu'est qu't'as fait ?...

— Ren... balbutia-t-elle, balançant la tête pour fuir le regard qui la fouillait toute... J'ai rien fait...

Mais, tout à coup, elle se mit à trembler, attachant sur la porte de la chambre des yeux fous !

(A suivre).